DÉPOT LÉGAL
Alpes-Maritimes
N° 818

Neuvième Année. Lundi 15 Novembre 1897 N° 17.



# LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

*Directeur-Rédacteur en Chef :* ERNEST BOSC

**ABONNEMENTS :** France et Étranger, 1 an........ 6 francs

**ADMINISTRATION :** 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice



*A partir du prochain numéro le journal sera imprimé avec des caractères neufs.*

## ICONOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

Tout le monde connaît aujourd'hui la belle découverte du Dr H. Baraduc : L'Iconographie de l'invisible. Cette découverte est incontestable et le seul tort qu'a eu le Docteur, c'est de publier un peu trop hâtivement, peut-être, des résultats incomplets, qui peuvent passer pour douteux auprès des théoriciens et des incrédules. Pour nous, qui avons fait quantités de clichés et qui avons obtenu de très curieux résultats, nous pouvons affirmer que le Docteur H. Baraduc aura parfaitement raison de ses détracteurs. (1)

A nos yeux, nous nous plaisons à le répéter, le Docteur n'à eu qu'un seul tort, et nous le lui avons dit, celui de s'être par trop hâté à publier des résultats encore imparfaits et qui ne pouvaient être compris et admis que par de vrais savants, et par des praticiens expérimentés ; mais qui paraissent trop hypothétiques à des théoriciens, à ceux-là surtout qui ne sachant pas grand'chose sont heureux d'infirmer la valeur des travaux des hommes de talent. Ils font ainsi parler de leur petite personne ; c'est par ce moyen que plusieurs docteurs se sont taillés une forte réclame et se sont fait un *nom,* sans avoir rien produit personnellement d'utile. Ces gens là noircissent beaucoup de papier, usent beaucoup d'encre et de salive dans les sociétés dites *scientifiques,* qui aujourd'hui servent trop souvent de tremplin aux médiocrités.

Les savants, au contraire, travaillent patiemment et avec acharnement, et quand ils ont des résultats certains, palpables, indéniables, ils les font connaître dans un milieu choisi et compétent.

Si le jeune savant H. Baraduc a mis tant de hâte à publier sa découverte, c'est qu'ayant reçu indirectement par l'entremise d'un de ses amis des photographies de travaux qui rappelaient les siens, il a craint d'être devancé et sa hâtive publication, lui a attiré des invectives, dans le genre de celle que nous donnons ci-dessous.

Cette diatribe, fausse d'un bout à l'autre, est du reste empreinte d'une partialité évidente. La seule manière de répondre à un pareil factum, c'est d'y opposer le silence le plus complet, et c'est ce qu'a fait, je crois, le Docteur Baraduc. Il n'a qu'à poursuivre sa mission et les beaux résultats qu'il obtiendra certainement, le dédommageront de ses détracteurs. Sa communication de jeudi 4 novembre, à la Société psychique le démontre.

Voici l'article en question, extrait de la *Revue Encyclopédique* de février 1897 (1).

C'est la seconde partie d'un article intitulé :

### LES MARGES DE LA SCIENCE
### (*Iconographie de l'invisible*)

Le Spiritisme a photographié ses fantômes : Crookes, Aksakoff, Bodisco et leurs émules ont produit des milliers de photographies dites *spirites*, dont la plus célèbre est la Katie King. — En France, ces recherches ont eu peu

(1) Nous pouvons d'autant mieux affirmer le fait que nous avons fait des expériences seuls, mais aussi avec le commandant Tégard, et M. Aviron de Tours. Ce dernier a même envoyé des communications à des journaux de Paris, notamment à *l'Eclair* ; Nous ayant demandé l'autorisation de publier dans ce même journal, ce que nous avons obtenu, nous avons insisté afin qu'il n'en fit rien et cependant les résultats obtenus avec M. Aviron sont des plus curieux.

(1) Dans ce même numéro, il y a un article de *Bibliographie des sciences occultes* qui est non seulement incomplet, mais rempli d'erreurs ; ainsi il attribue au même éditeur des ouvrages publiés dans quantité de librairies ; c'est plus que de l'ignorance, c'est de la mauvaise foi ; pour donner une idée de celle-ci, nous dirons que le Dictionnaire d'Orientalisme, d'Occultisme et de Psychologie, œuvre capitale d'occultisme contemporain, ne figure pas dans cette *belle et savante Bibliographie.*

de succès ; Buguet qui s'y essaya, fut convaincu de fraude, et cette avanie découragea sans doute les chercheurs. Depuis 1893, le Dr Hippolyte Baraduc les a reprises (1) en suivant une voie différente qu'il appelle l'*Iconographie de l'invisible* ; il n'a jamais *vu* ce qui se *graphie* sur ses plaques, si ce n'est sur les plaques elles-mêmes, après développement.

Ces *graphies* formées de stries, de points, de tourbillons, font l'effet de plaques voilées ou tachées. C'est l'opinion exprimée par *les maîtres en photographie*, auxquels le Dr Baraduc les a montrées ; ils ont attribué les voiles et les taches à des actions chimiques ou à des séjours prolongés dans les bains. Le Dr Baraduc n'admet pas cette interprétation, et celle qu'il propose en diffère du tout au tout. L'impression des plaques ne serait rien moins d'après lui que *la signature de l'âme*. Il considère l'âme *comme un centre de force lumineuse entretenant son existence par un double mouvement d'attraction et de répulsion de forces spéciales puisées dans le* Cosmos *invisible*.

Ce double phénomène d'*aspir* attractif et d'*expir* expansif constitue l'atmosphère fluidique. L'*aspir* ou *od* est la partie induite ou attirée par l'âme ; l'*expir* ou *ob* est la partie rejetée rendue à l'invisible.

Une telle conception qui se rapproche évidemment de celle du *double*, du *corps astral* et rattache par là le Dr Baraduc au spiritisme, n'offrirait aucune prise à la discussion et resterait dans le domaine du rêve, si l'auteur ne s'efforçait de l'étayer sur des phénomènes d'ordre absolument physiques et de la faire entrer ainsi dans le domaine de la science positive.

Ces phénomènes physiques sont de deux sortes : les uns mécaniques, les autres chimiques.

Les phénomènes mécaniques sont essentiellement des attractions et des répulsions exercées par les mains des sujets mis en expériences sur l'aiguille d'un appareil qu'il appelle le *Biomètre* et qui n'est autre que le Magnétomètre de l'abbé Fortin. — La main droite repousse l'aiguille et donne la mesure de l'expir ; la main gauche attire l'aiguille et donne la mesure de l'aspir. L'ensemble des deux indications constitue la formule biométrique et fait connaître *la respiration fluidique de l'âme*, du sujet. Malheureusement, le biomètre n'est pas entré dans la science, il est resté hors marges après examen, et le Dr Baraduc qui note ses indications, ne dit pas comment il est construit. L'aiguille se meut ; cela suffit à son avis — pas au nôtre.

(1) L'âme humaine ; ses mouvements, ses lumières, par le Dr H. Baraduc. (Carré et Naud, éditeurs, 1896).

Les phénomènes chimiques consistent dans les impressions photographiques, dans la réduction des sels d'argent. Elles fournissent ce que le Dr Baraduc appelle la *démonstration iconographique*.

Autour de nous, lorsque nous vibrons dans la profondeur de notre être, nous induisons, attirons, aspirons des *ondes en anses*. C'est le tourbillon *du zoether de Maxwel*. . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

L'âme cosmique ne se contente pas de peindre ses mouvements sur la plaque photographique, elle peut aussi y faire apparaître les images d'autres objets sur lesquels l'esprit concentre son attention avec la volonté d'extérioriser l'image intérieure.

Le Psychône est la nuée odique de force vitale imaginée en forme par l'imagination psychique ; c'est une création de l'esprit indépendante du corps matériel, dont elle sort pour se produire sur la plaque.

La technique opératoire est très simple : songer fortement à l'image que l'on veut produire, étendre le bras, les doigts allongés vers une plaque sensible placée dans l'obscurité et attendre. — Le Psychône pourrait même, selon M. Hasden être obtenu à distance ! Dame, la durée de la pose est très incertaine, et M. Baraduc, remarquant que les psychônes ne rappellent que vaguement les objets qu'ils sont censés représenter, estime qu'elle est généralement trop courte !

Discutons maintenant les faits en dehors de toute théorie. En ce qui concerne les psychônes le flou des contours, le vague de la ressemblance, la rareté des réussites, semblent indiquer qu'elles sont un produit hybrides du hasard et de l'imagination de celui qui les regarde.

Pour les anses et les tourbillons, il serait peut-être excessif de les mettre entièrement sur le compte des *ratés* opératoires.

Ainsi que le rappelle le Dr Baraduc, on a remarqué dans les fabriques de plaques photographiques, que certaines femmes voilent complètement les plaques rien qu'en les touchant par un coin ; quelques expériences du Dr Baraduc semblent de même ordre. Cela

semble indiquer nettementqu'il émane de ces femmes certaines ondes plus ou moins comparables aux ondulations lumineuses, comme les rayons Rœntgen, par exemple, et l'on est naturellement porté à les rattacher à l'électricité organique dont l'existence est hors de doute. Le Dr Baraduc se croit autorisé à repousser cette assimilation. Il a comparé les impressions obtenues sur les plaques en faisant agir des personnes électrisées au moyen de machines, avec les signatures que l'on obtient, sans l'intervention d'appareils électriques et il les a trouvées extrêmement différentes. Mais cela ne prouve absolument rien, car le Dr Baraduc n'a tenu compte ni de la tension électrique, ni de la quantité ; et les variations de ces deux facteurs seuls introduisent dans les effets de l'électricité, au point de vue de la radiographie, des modifications bien autrement grandes que les différences constatées entre les prétendues signatures d'âmes et certaines impressions électriques obtenues par le Dr Baraduc.

Il faut maintenant conclure.

Quelques faits ont été observés qui se rattachent très naturellement aux notions scientifiques requises, mais dont les lois ne sont pas encore précisées. Faut-il se lancer pour interprêter ces faits, dans des théories à perte de vue qui, loin de faire avancer la science, ne tendraient à rien moins, qu'à la replonger dans les vagues conceptions des siècles d'ignorance ? Faut-il au contraire, serrer les faits de plus près, préciser les conditions des expériences, mettre en ordre tout ce que la science a su réunir dans ses arsenaux comme moyens de recherches, de mesure et de contrôle ? Pour nous la réponse n'est pas douteuse, car multiplier les hypothèses, ce n'est pas acquérir des connaissances. La science en compte trop d'hypothèses partielles ; son idéal serait de les réduire à une seule et on peut dire qu'elle compte une victoire chaque fois qu'elle réussit à éliminer l'une de celles qui l'encombrent.

Faisons des annotations en marge de la science, mais gardons-nous d'intervertir les rôles et de substituer ces notes rapides au texte longuement élaboré. De la marge, les notes passeront dans le texte ou seront rejetées, quand elles auront fait un stage d'épreuve.

Dr Ph. Poirrier.

Il est absolument nécessaire que de pareils articles soient connu de nos lecteurs qui suivent attentivement le mouvement scientifique de l'invisible, car ils servent à démontrer que toujours les grandes découvertes trouvent sur leur routes les *impedimenta* des sociétés officielles et des détracteurs obscurs, des théoriciens sans grande valeur ou des cabotins de la science ; du reste, les récents travaux du regretté Luys et de son collaborateur David anéantissent totalement tout le verbiage du Dr Poirrier. Encore quelques mois et de nouveaux travaux ne permettront plus de mettre en doute l'Iconographie de l'invisible; nous pouvons l'affirmer.

E. B.

---

## FÊTE THÉURGIQUE CHEZ LE ZOUAVE JACOB

Le dimanche 10 Octobre, une grande fête a été donnée dans la rédaction de la *Revue Théurgique*, qui a son siège, 153, rue Ménilmontant, en l'honneur des philosophes qui ont illustré les âges de l'humanité. Salle comble, profusion de fleurs apportées par les familles soulagées et guéries aux séances par le concours des *Esprits aux fluides blancs*.

Près de trois cents personnes de tout âge, de toutes conditions, assistaient à cette fête considérée par les *Théurges* comme la plus importante de l'année.

La fête a commencé par l'évocation aux *Esprits guérisseurs* qui assistent le zouave Jacob, chantée par des artistes, jeunes filles, garçons, enfants et le zouave qui mêlait sa voix, à cette assemblée rayonnante de joie, avec accompagnement d'orgue et de piano.

Ensuite, le zouave a pris la parole et d'une voix forte, articulée, claire, a prouvé que l'ancien et le nouveau testament ne sont que des mythes et des légendes grossièrement imitées des cosmogonies et théogonies indoues. Après avoir élagué les fables des câstes sacerdotales qui abrutissent la raison humaine, il a établi dans sa vérité la doctrine Théurgique à l'aide de documents historiques irréfutables, émanants des historiens les plus sérieux.

Il a fait l'historique des persécutions exercées sur les philosophes bienfaiteurs de l'humanité, par rois et prêtres, à tous les âges. Le zouave, par des appréciations raisonnées, a expliqué les dangers de nourrir l'esprit de la jeunesse de contes et de légendes grotesques, en dehors de la raison et de la science.

Il a fait plus spécialement mais sommairement l'historique du philosophe indou Jésus Christna, ce grand guérisseur persécuté et mis à mort par les prêtres pour avoir eu le courage de dévoiler leur charlatanisme et de combattre la tyrannie des rois, confirmant la grandeur de sa mission par une morale des plus pures et une faculté guérissante des

plus puissantes, prouvant qu'il était assisté par les *Esprits des hautes régions* de notre système solaire.

Le Zouave a établi la fausseté, le ridicule des légendes chrétiennes au nom de Jésus de Nazareth ; légendes toutes copiées plus bêtement, plus grotesquement sur celles accréditées sur le Jésus Christna indou, infiniment plus poétiques.

Le Zouave s'est surtout attaché, dans la dernière partie de sa conférence, à mettre les néophytes en garde contre les embûches que peuvent leur tendre ceux qui ont intérêt à combattre les grands principes Théurgiques qui détruisent le charlatanisme des prêtres dans les pèlerinages de la Salette, de Lourdes et autres lieux de même facture ; il a fait observer que si le sang des victimes a éteint les bûchers, la persécution fait toujours son œuvre par tous les moyens qui sont au pouvoir des prêtres et de leurs acolytes, qui regrettent le temps de la sainte inquisition. La conférence s'est terminée par un chant évocateur à Jésus Christna.

C'était un spectacle édifiant de voir, en ces temps de décadence morale, les *Théurges*, unis dans une fraternelle sympathie, se raconter les guérisons, les espérances de bonheur à venir et les consolations morales dont les *Esprits* aux fluides *blancs* ont bien voulu les gratifier pendant les séances.

Puis nous avons vu s'éloigner par les allées du jardin, ces familles réconfortées, les jeunes filles, les jeunes garçons, les enfants présentés au Zouave par les parents, le remerciant des bienfaits de sa faculté, fredonnant les chants évocateurs Théurgiques et n'ayant dans le cœur qu'amour et charité.

UN ASSISTANT.

## LA DENTELLIERE DU PUY

*(Suite et fin)*

Olympe rouvrit la porte de la cuisine, toute la batterie : pots et casseroles avaient repris leur place respective. La grosse Marie calmée par les bonnes paroles de sa maîtresse qui y joignit une pièce blanche et un vieux foulard blanc que sa servante admirait sur son cou ; tout fut momentanément oublié ; seulement dès le soir même, Olympe revint coucher dans son ancienne chambre de servante.

Les journées se passèrent assez calmes pour Mlle Roussel ; mais les nuits furent de plus en plus mauvaises ; sans cesse elle était réveillée par des coups frappés çà et là dans sa chambre ; les couvertures étaient tirées vers les pieds du lit ; alors c'était le froid qui réveillait la dentellière ; elle ramenait ses couvertures sur elle, mais souvent trop tard, car elle s'était déjà enrhumée ! Parfois, il lui semblait que des mains velues la touchaient à la tête et à la poitrine ; et lorsqu'elle se sentait ainsi touchée, elle ne pouvait, malgré sa frayeur, se mouvoir pour éloigner les mains velues, car à son insu elle se trouvait en demi dégagement, c'est à dire incapable de diriger ses membres engourdis.

Olympe, ainsi qu'il en avait été pour Paternot, redoutait la nuit, où elle subissait tant de peines. Aussi quinze jours de cet état de chose ôtant l'appetit et le sommeil à Olympe, celle-ci perdit sa grande et brillante fraîcheur ; ses yeux se cernèrent ; de petites rides se creusèrent au coin de sa bouche et sur son front. La maladie de sa mère l'absorbait un peu et l'on mit sur le compte du chagrin, le changement survenu dans la santé de la riche dentellière. Enfin, Jeanne étant complètement remise de son transport au cerveau, M. d'Asil qui n'avait pas vu son Olympe depuis leur dernière conversation, si malheureusement interrompue, vint la voir. Il trouva Mlle Roussel souffrante ; il lui exprima son admiration pour les soins qu'elle avait donné à sa mère et l'invita à se ménager elle-même un peu plus et dans la conversation, il glissa habilement que sa beauté lui était chère !

Olympe sourit, ses yeux brillèrent de joie ; vous me portez beaucoup d'intérêt, M. d'Asil ; ah ! que vous êtes bon ! Ce ne sont pas ma mère et ma sœur qui se préoccuperaient de l'état de ma santé ! Ce n'est qu'à mon argent que songe tout ce monde. Ainsi, monsieur, le croiriez-vous, dès que ma mère s'est trouvée moins malade, son premier mot a été :

— Je ne suis pas assez bien dans ma maison, tu devrais me prendre chez toi, tu es bien assez riche !

— Ah ! je ne le sens que trop, je vais être tourmentée par ma famille en vieillissant ; c'est bien triste de n'être pas aimée !

A ces mots, Olympe fondit en larmes ; alors Agénor tombant à ses genoux, lui baisa les mains en lui disant :

— Chère Olympe, vous êtes aimée et depuis bien longtemps, par moi, et si vous vouliez consentir à devenir ma femme, je vous enlèverai au plus tôt à votre égoïste famille !

Mlle Roussel, au comble de la joie, avoua qu'elle aussi aimait en silence et depuis de longues années son cher Agénor....

On s'embrassa tendrement et l'on convint, séance tenante, de se marier le plus tôt possible !

M. d'Asil allait prendre sa retraite dans huit jours, il partirait alors pour Rouen, afin de préparer le nid, puis il reviendrait pour chercher et épouser sa chère Olympe. Il fut entendu entre les amoureux que l'on ne parlerait à la famille de leur union qu'à la dernière limite, c'est-à-dire à la publication des bans.

Agénor pour causer s'était assis près de sa fiancée, sur le canapé ; tout à coup, un craquement se produisit et l'un des pieds du canapé fut brisé, les deux futurs époux roulèrent à terre l'un sur l'autre.

Quand Agénor en se relevant voulut aider Olympe à en faire autant, il la trouva inerte, les yeux fermés ; il crut qu'elle était évanouie, aussi lui prodigua-t-il tous les soins usités en pareil cas. Mais au lieu de guérir son amie, il vit avec une profonde stupéfaction son corps devenir rigide et froid. D'Asil courut appeler Marie, mais lorsqu'il fut de retour au salon, qu'il n'avait quitté qu'un instant, une minute à peine, il vit Olympe debout se frottant les yeux et se montrant très étonnée de l'air effaré de son prétendu.

— Que je suis aise de vous voir revenue si vite de cet étrange évanouissement, s'écria Agénor, car, enfin, il n'y avait pas de quoi tant s'émouvoir pour un pied de meuble brisé ; c'est là, sans doute, un vieux canapé.

— C'est vrai, répondit la dentellière, qui se souvint alors de ce qui avait provoqué sa défaillance. Je le ferai réparer.

— Mais vous n'avez rien vu, monsieur, demanda Olympe en pâlissant de nouveau ?

— Vu quoi, mademoiselle ?

— Le, le... Ah, je suis malade vraiment, monsieur, je crois que je rêve toute éveillée !

— Ce ne sera rien, dit Agénor, notre conversation vous a peut-être un peu agitée, et se rapprochant de sa fiancée, il lui serra la main d'une manière significative !

— Adieu, chère enfant, je viendrai ce soir prendre de vos nouvelles.

M. d'Asil parti, Olympe fondit en larmes ; prête à toucher au but, celui-ci semblait reculer indéfiniment, car la malheureuse avait vu distinctement Paternot briser le pied du meuble et la menacer avec un couteau qu'elle croyait matériel, tandis qu'il n'était que fluidique ; de plus, le Paternot lui avait dit, que jamais elle ne quitterait cette maison, tant qu'elle n'y aurait pas mis le feu ; c'est alors que la jeune fille s'était évanouie, ou plutôt était entrée en trance sous l'empire de la crainte qu'Agénor eut vu comme elle, le fantôme de Patrice.

Le soir, M. d'Asil vint s'informer de l'état de santé de sa fiancée; elle-même voulut voir son ami pour le rassurer ; mais ce fut en vain, car sur son visage se lisait le trouble physique et moral de la dentellière. Agénor voulut rester quelques instants pour tenir compagnie à Olympe, mais celle-ci constamment préoccupée de la crainte de voir se produire des phénomènes psychiques ne retint pas son fiancé, ce qui lui fut une grande mortification.

— Mademoiselle, s'écria le lendemain matin, la grosse Marie, la cuisine est inondée et l'eau rigole de partout et jusque dans le vestibule ! Et cependant, je suis bien sûre d'avoir fermé le robinet hier au soir.

Et les deux femmes travaillèrent comme des malheureuses pendant plus d'une heure pour éponger et essuyer le sol de la cuisine et du vestibule.

Olympe ne doutait pas, que ce fut son persécuteur qui avait inventé ce nouveau moyen de tracasser sa victime ; cependant, elle feignit de croire que Marie n'avait pas suffisamment fermé le robinet.

Les jours suivants, ce furent des faits analogues qui perturbèrent à nouveau la maison : maîtresse et domestique étaient accablées et par suite de mauvaise humeur, tout naturellement.

Le dimanche, les Placeron et M. d'Asil vinrent déjeuner chez Olympe, c'était son tour à recevoir à déjeuner et par deux fois elle avait dû différer cette invitation par suite de la maladie de sa mère.

— Comme te voilà changée, ma pauvre sœur, dit Maria, en embrassant Olympe ; c'est à ne pas le croire ! tu te donnes trop de soucis ma chère pour tes affaires ; tu a eu, m'a dit notre mère, beaucoup de soucis, dans ces derniers temps ; sans doute quelque perte d'argent ; il est vrai que c'est bien pénible, mais comme dit le proverbe : Plaie d'argent n'est pas mortelle ? D'ailleurs, tu dois être à ton aise, ma chère.

— Ne te mets donc pas en peine pour ta sœur, ma chère fille, dit la veuve Placeron, aujourd'hui, Mlle Olympe a un bon conseiller et la veuve, d'un air courroucé regardait Agénor !

— Vous êtes donc venu au secours de ma chère Olympe, M. d'Asil, dit en souriant

malicieusement Maria Placeron à Agénor, si jamais je suis dans l'embarras, je me souviendrai, Monsieur, que vous êtes la Providence de la famille !

Agénor comprit la moquerie de Maria et soudain prenant son parti, il déclara ses fiançailles avec Mlle Roussel et leur départ de Belle-Mine, après leur union.

Ce fut un coup de foudre; Olympe regardait comme hébétée ses convives ; elle ne semblait pas comprendre ce qui se passait; elle était comme on dit absente d'elle-même. Le fils Placeron se remit le premier et félicita sa belle-sœur, ainsi qu'Agénor. La veuve pleurnicha sur le départ de son vieil ami et Maria dévorée de jalousie finit par réussir à cacher sa rage, en plaisantant à outrance sur le mariage, si bien que son mari qui la comprenait l'excusait, mais lui pinça cependant plusieurs fois le bras.

La distraction visible d'Olympe étonna tout le monde ; sa préoccupation n'échappa point du reste à son fiancé.

— Serait-elle sujette à des accès nerveux, pensait d'Asil ? — Diable, diable ! bah ! le mariage apportant un changement dans la vie d'Olympe, la guérira... Mais je suis presque un vieillard... Olympe est bien jeune pour moi, réfléchit anxieusement Agénor et un pli d'inquiétude rida son front... enfin, à la grâce de Dieu, conclut-il... ma femme est riche... elle me soignera, j'aurai du confortable dans mes vieux jours, ne pensons pas plus loin... Pourquoi prévoir ce qui n'arrivera peut-être jamais... Mlle Roussel est vertueuse, elle respectera mon nom...puis si je meurs avant elle, je ne lui imposerai pas un veuvage éternel ! Et sur cette philosophique réflexion, le conservateur des hypothèques reprit sa bonne humeur ordinaire.

Au dessert, la domestique effrayée vint dire que la cuisine était remplie de rats très gros, qu'elle en avait vu cinq ou six.

— Tu divagues, ma fille, dit Olympe, laisses-nous tranquille et prépares le café que tu nous serviras dans le salon.

Au moment où les convives passèrent au salon, un rat gros comme un petit lapin sortit de la cuisine et les précéda dans le salon ; grand émoi, tout le monde chercha le rat qui fut introuvable ; cependant vu sa grosseur, il ne pouvait s'être caché dans un petit trou qui se trouvait dans le parquet, car il n'aurait pu servir d'issue à la plus petite souris.

Olympe de plus en plus inquiète, car elle sentait une crise approcher, ne disait pas un mot ; elle versait cependant le café dans la tasse, mais sa main tremblait légèrement ; on voyait bien qu'elle luttait contre l'envahissement d'une sensation qu'elle ne connaissait que trop et qui arrivée à une certaine contraction, lui faisait perdre l'usage de ses sens. Ce jour-là cependant la crise fut atténuée, ce qui fut d'autant plus horrible pour Olympe, car elle resta consciente de ce qui se passait autour d'elle.

Le sucrier fut violemment projeté à terre, la pince à sucre avait bondi du guéridon où elle se trouvait à deux mètres en avant de celui-ci pour tomber sur le canapé, enfin les pendeloques de cristal du petit lustre s'agitèrent en produisant un bruit discordant de brisement. La grosse Marie très effrayée de ces phénomènes laissa tomber la cafetière à moitié pleine sur le tapis : aussi ce fut un sauve qui peut général !

Mais, c'est le diable qui est dans cette maison, s'écria la veuve Placeron, je n'y veux plus revenir, que le curé ne l'ait bénie.

— Ma pauvre sœur est malade, dit Maria à l'oreille d'Agénor. Vous aurez bioin de la soigner quand elle sera devenue votre femme ! Je pense toutefois qu'il serait prudent pour notre chère Olympe de retarder votre union. — N'est-ce pas ton avis, dit Maria à son mari qui venait de se rapprocher de sa femme dans la salle à manger où tous étaient revenus.

— Oui, ma bonne, répondit Placeron et je pense que M. d'Asil est de notre avis aussi.

Agénor très perplexe, car il songeait que si Olympe mourrait une fois Mme d'Asil, elle ne pourrait moins faire que de le coucher sur son testament pour une partie au moins de sa fortune, aussi avait-il hâte d'épouser, c'est-à-dire de conclure l'affaire. Cependant il dit en hochant la tête, qu'il faudrait consulter un médecin pour prendre une décision.

Olympe avait suivi ses convives dans la salle à manger, sans pouvoir prononcer un mot ; ses yeux écarquillés, avaient la fixité de ceux des fous et sa démarche celle des somnambules.

— Cette maison est hantée, dit la veuve Placeron, il faut la faire bénir et Mlle Roussel

est possédée du diable ; il faut l'exorciser, la sauver, allons chercher un prêtre.

— C'est vrai, allons chercher son confesseur, Monsieur le curé !

En entendant ces mots, Mlle Roussel sous l'empire de Paternot, qui venait de s'emparer d'elle, de s'incorporer à elle (par ce qu'on nomme l'incarnation instantanée) entra dans une colère épouvantable et se mit à vomir des injures et des imprécations qui mirent en fuite ses invités, qui, dès ce moment-là, la crurent absolument folle !

Agénor d'Asil fut radicalement découragé dans ses espérances et sur le champ, il renonça à prendre pour femme la dentellière. Aussi quelques jours après, il quitta Belle-Mine et n'y revint jamais plus !

A partir de ce jour mémorable pour la famille, l'existence de Mlle Roussel fut une torture perpétuelle. Elle chassa sa domestique, sa mère et sa sœur qui tentèrent de la venir voir, non par affection, mais pour la surveiller. Elle mit également à la porte de chez elle le curé qui, averti de la situation d'esprit de sa pénitente, voulait lui donner des consolations.

Se voyant perdue, Olympe résistait cependant énergiquement au fantôme de Paternot, à présent tout à fait matérialisé qui lui commandait de brûler sa maison ; elle ne voulait pas céder.

Elle donna plus d'argent à sa mère, mais refusa constamment de la voir. Seul Ruffec pénétrait parfois dans le pavillon d'Olympe ; il s'était fait le chien de garde de celle qu'il aimait depuis si longtemps d'un amour tout platonique et sans espoir de retour. Il faisait les provisions de la maison et les courses pour Olympe, mais là se bornaient ses soins, Mlle Roussel voulait rester toute seule chez elle.

Les plus effroyables phénomènes se passèrent dans ce pavillon fermé à tous les yeux ; mais si on ne voyait pas ce qui s'y passait à l'intérieur, on entendait parfois un sabbat épouvantable. Olympe se disputait à haute voix, elle criait et pleurait avec des êtres que nul ne voyait ni entrer ni sortir de la maison. Parfois, Olympe faisait mine de passer le seuil de sa porte, mais aussitôt, les yeux hagards, elle reculait comme si une main l'entraînait en arrière et la dentellière refermait subitement sa porte d'entrée. Chaque fois que la malheureuse se montrait, ce qui était fort rare, on la trouvait vieillie et l'on disait dans le quartier que la richesse lui était arrivée parce qu'elle avait fait un pacte avec Sathan ! Un jour Olympe, à bout de forces, obéit à l'ombre vengeresse. Elle eut quelques jours de repos durant lesquels, sa famille la crut guérie. En effet, elle sortit, fit des emplettes et surtout fit provision de pétrole. Puis un jour, elle en enduisit les abords du cabinet obscur, ainsi que le lui recommandait son persécuteur, enfin très habilement, elle mit le feu à l'immeuble dont les meubles arrosés de pétrole aidèrent à l'incendie.

Pendant ce temps, Olympe s'était réfugiée au fond du jardin, près de l'endroit même où elle avait trouvé son maître mort. On la chercha longtemps dans la maison pour l'arracher aux flammes, mais ce fut vainement.

Après l'incendie complet de la maison, qui eut lieu dans la nuit, on la retrouva vers 9 heures du matin, tranquillement endormie sur de la paille, près du puits. On comprit bien que c'était elle qui était l'incendiaire et c'est alors que sa famille sollicita et obtint son internement à l'asile des aliénés.

Voilà la triste et véridique histoire de la fille du jardinier Roussel qui fut victime de la passion d'envie, qu'elle ne fit rien non seulement pour étouffer, mais qui s'y complut tous les jours de sa vie. La religion ne fut pas pour elle une sauve-garde, car cette fille ne fut catholique chrétienne qu'à la surface, comme les trois quarts des catholiques. Hélas ! si elle eût compris l'Esotérisme de sa religion, sa foi eût été assise sur des bases solides et son cœur de même que son intelligence ne se fussent pas désintéressés des vérités qu'elle apprend à ses adeptes. Olympe n'eût donc ni dans sa foi religieuse, ni dans sa famille des soutiens pour l'aider à combattre sa passion dominante : l'envie, et c'est cette monstrueuse passion qui forgea l'instrument de ses propres malheurs !

O vous qui êtes assez intelligents pour reconnaître en vos âmes des tendances perverses assez accentuées, pour vous en rendre compte, agissez promptement par tous les moyens possibles pour enrayer les progrès de la fatale passion dominante, lorsqu'il en est temps encore ! Plus tard rien ne pourra vous sauver ni vous délivrer des chaînes que vous vous serez forgées vous-mêmes !

M. A. B.

FIN

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Congrès de l'humanité* par Amo et Marius Decrespe. — L'ouvrage débute par une préface de M. Decrespe fort logique, moins bien écrite cependant que ce qu'écrit généralement l'auteur, mais elle est d'une excellente logique, parce qu'elle s'attache, avec raison à combattre certaines objections que ne manqueront pas de faire les détracteurs d'un congrès destiné dans l'esprit des auteurs à commencer la réalisation de l'*Unité humaine*.

Que dire maintenant du livre même?

Si ce n'est qu'il a le tort de ne renfermer que les articles de journaux spécialistes rédigés par Amo ou ses amis. De là une monotomie fâcheuse; aussi le volume ne sert pas à notre sens la cause du futur congrès, car il a l'air de ne faire que l'éloge de notre frère et ami Amo et de son journal *La paix Universelle*. Si nous le disons si franchement c'est que Amo n'a jamais eu dans l'esprit de produire une œuvre personnelle, bien au contraire, aussi, pour détruire ce fâcheux résultat. l'engageons-nous à faire un *opuscule*, dans lequel il exposera d'une façon sommaire toutes les idées contenues dans le volume qu'à regret nous avons critiqué et qui démontrera les avantages réels qui doivent résulter pour l'humanité du congrès projeté pour 1890.

Notre compte-rendu pourra faire quelque peine aux auteurs, mais c'est surtout à ses amis qu'on doit la vérité, principalement dans une question aussi importante et c'est pourquoi nous avons cru devoir la leur dire sans ambages.

Nous avons reçu un grand nombre d'ouvrages, principalement de médecins, dont nous commencerons le compte-rendu dès le prochain numéro.— Nous voyons et constatons avec plaisir que parmi nos lecteurs figurent tous les jours plus nombreux, les médecins; espérons que *Le Livre des Respirations*, dont nous commencerons la publication dès le prochain numéro, nous attirera encore de nouveaux docteurs comme lecteurs. E. B.

## REVUE DES REVUES

*L'Humanité Intégrale*. — N° 8, sept.-octobre. Marius Georges: La Rédaction. — Phalanges internationales d'Harmonie Intellectuelle: Eug. Pontonié-Pierre. — La Vie et les Mondes: Marius Georges. — Le Dualisme de M. Alaiza: Dismier. — Congrès féministe de Bruxelles; pour Marius Georges. — Livres et Revues: Divers.

*Lotus bleu*. — Le Dévachan. — Réflexion sur la philosophie chinoise. — Commentaires sur la *Lumière sur le sentier*. — Vouloir: Explication des phénomènes hypnotiques par la Théosophie. — Variétés occultes. — Echos. — Revues. — Bibliographie.

*Revue spirite*. — Réflexions philosophiques. — P. G. Leymarie. — Des affections de l'âme et passions considérées comme causes de maladies, — Dr Béchu. — Hermès, médecin des corps et des âmes. — Dr Thomas. — Histoire de Katie King (suite). — Rayons cathodiques. — Commnnication télépathique. — Joseph de Krouhelm. — L'or alchimique; Ernest Bosc. — Souvenir et impression d'un spiritualiste. — Congrès de l'humanité. — Bibliographie; l'Envoûtement, etc., etc.

*La Médecine électrothérapique*. — Nous souhaitons la bienvenue à ce nouveau confrère, qui a un sommaire des plus nourri et surtout des plus intéressant; nous regrettons que le manque de place nous prive d'en parler plus longuement aujourd'hui, car nos lecteurs n'ignorent pas combien la *Curiosité* s'intéresse aux *questions électriques*.

*La Coopération des Idées*. — Quel sera l'idéal de demain: M. Decrespe; Clémence Royer. — Une solution à la question d'Orient; Raoul de la Grasserie. — Les livres qui font penser; G. Deherme.

*La Lumière*. — La Toussaint; L. Grange. — L'origine du Monde et de l'Eglise; Dr Lux. — Nouvelle découverte; Id. — L'Od, au Congrès de Moscou. — L'abbé Charbomel. — Faits Spirituques.

*Echo du Merveilleux*. — La reculade de la Science; Gaston Méry.—Sainte Catherine d'Alexandrie; Anatole France. — Renée Sabourault. — Reportages dans un fauteuil. — La quinzaine à Tilly. — Chez la Voyante. — La Dame d'Harfleur, etc., etc.

*Revue Théurgique*; numéro 10, octobre. — Très amusant ce numéro du zouave Jacob où il nous donne en supplément, les misères que lui fait sa propriétaire, secondée en cela par le cléricalisme, qui déteste cordialement l'excellent thaumaturge qu'est ce bon Jacob.

*Il Vessillo spiritista*. — Sommario. — 1. Unione Kardechiana. — 2. Antispiritismo (E. Volpi).— 3. La canzone di Enrico III (Dagli *Annali*). — 4. Apparizioni che predicono il futuro (S. Vacca). — 5. La Plenitudine *(Communicazione-Cont. e fine)*. — 6. Prova d'identità spiritica (G. De-Capua-*Cont. e fine*). — 7. Del Corpo Astrale o Perispirito (Dall' *Aurore*). — 8. Il potere del pensiero (Dalla *Constancia*). — 9. Bibliografia. — 10. Notizie. — 11. Varietà.

Dans l'impossibilité où nous sommes de donner tous les sommaires des journaux reçus, nous nous bornerons à accuser réception des suivants: *Le Reformador: La Estrella Polar; Le Light: The Harbinger of light: The Human Nature: La Scena Illustrata de Florence; Petits Plaidoyers contre la guerre; Le Mercure de France; La Revue Naturiste; L'ante-Christ; Les temps nouveaux: Messagero di Roma, la Perseveranza, Verdad e Lux, L'artista*, del Rio grande del Sol, *la Revista di estudi psichici*, qui donne un compte rendu intéressant des phénomènes de Corbesassi, rédacteur, Dr B. G. Ermacora, enfin quantité de journaux spirites de la France et de l'Etranger.

**Vient de paraître**: *le Catalogue 71 sur les sciences occultes, de Franz Teubner's antiquariat.*

*Le Directeur-Gérant*: Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14